

## **"GEOGRAPHE DANS LES ANDES - AH ? CA DOIT ETRE UN METIER INTERESSANT...?"**

**Evelyne MESCLIER,**

Géographe, recrutée en 1994, UR 53 : "Espace et territoires"

A vrai dire, la géographie, ce fut un peu le hasard : je n'avais pas de vocation, mais un goût marqué pour la littérature et les sciences humaines. C'est à l'occasion des cours d'une "prépa" dans une section Sciences Sociales au cursus très ouvert et par la lecture de la "Géographie du sous-développement" d'Yves Lacoste que j'ai eu vent de l'existence d'une géographie différente de cet art de la nomenclature infligé dans le secondaire.

Ayant renoncé assez vite à la philosophie, dans ces années 80 teintées de réalisme, je suivais des cours de licence d'économétrie et de géographie. La géographie me faisait découvrir des mondes, même si son objet me paraissait encore mystérieux : étaient-ce les batholites ou la ville américaine ? Certains professeurs avaient d'ailleurs pour tâche spécifique de nous dessiller les yeux sur la nature de l'objet de la géographie. L'économie, en comparaison, paraissait terne et surtout peu optimiste sur la validité de ses propres résultats. Avec le recul, je ne regrette cependant pas le détour, puisque je comprends globalement les travaux des économistes, beaucoup plus nombreux que les géographes, surtout dans les Andes. Les Andes ?

1985 : la maîtrise. J'avais fait de la géographie pour étudier les problèmes de "sous-développement". J'avais, entre temps, pris goût à la géographie rurale. J'ai donc choisi d'aller "faire du terrain" dans les campagnes d'un pays dit "sous-développé". Par goût pour la montagne, ce fut le Pérou, grâce au salaire que me versait alors l'Ecole Normale Supérieure où l'on côtoie, soit dit en passant, des gens intéressants travaillant dans des domaines extrêmement variés.

La première arrivée à Lima fut impressionnante. Chaleureuse aussi, grâce à l'accueil des gens et à celui des institutions : l'Institut Français d'Etudes Andines (IFEA), en particulier. Cependant Lima me paraissait alors, avec ses 6 millions d'habitants, le tiers de la population péruvienne, ... l'antichambre du "vrai" Pérou ! Je n'eus de cesse d'arriver à Cusco, "au coeur des Andes", pour en découvrir les paysanneries.

L'aventure scientifique démarra là, modestement, par un mémoire sur les effets des prêts octroyés par l'Etat aux paysans, dans diverses localités de la région. L'apport spécifique de la géographie, par rapport à des travaux plus

économiques ou sociologiques, m'échappait encore assez largement. J'avais de même une vision très simpliste de l'organisation spatiale de la région dans laquelle je travaillais. Je découvris cependant plus amplement le travail d'entretiens dirigés, la collecte d'informations auprès d'organismes diversement désorganisés et, à mes dépens, les dures conditions de transport dans les Andes. Je découvris aussi les formes d'entraide et les rivalités... dans le milieu des chercheurs et "développeurs" péruviens et français.

La diversité des stratégies paysannes, observée au cours de ce premier travail de terrain, me poussa à étudier les changements dans l'utilisation du sol. Dans la foulée de l'agrégation, je consacrai donc l'année de DEA à mettre au point une méthodologie de recherche sur ce thème et obtins une allocation de recherche de l'Institut Français d'Etudes Andines. Deuxième voyage, en 1988. Cette fois, c'est un véritable "passage du fleuve", pour reprendre la métaphore de M. Serres : on ne devient pas l'autre, on ne reste pas exactement soi.

1988 au Pérou, c'est le début du chaos, chaos qui jusqu'en 1992 paraîtra chaque jour plus profond. La violence politique semble aller crescendo, elle touche de plus en plus l'ensemble de la population, et plus "seulement" les paysans de contrées reculées ; elle atteint pour la première fois des coopérants français, dont deux sont assassinés. Les coupures d'électricité, d'eau, le couvre-feu, les barricades protégeant les bâtiments publics donnent à Lima des allures de ville en guerre. Les premières mesures anti-inflationnistes, peu efficaces, provoquent quelques émois ; l'inflation atteindra cependant des chiffres à trois zéros dans les années suivantes.

Au vu de la situation, mes thèmes et mes terrains de recherche changent. Plus que les évolutions de l'utilisation du sol à moyen terme, il semble important d'analyser les stratégies paysannes face à l'instabilité économique et politique (inflation qui s'accompagne de variations des prix relatifs des produits agricoles et des produits de base ; suppression des subventions pour les intrants et recul de la présence physique de l'Etat dans les campagnes). Par ailleurs, il devient impossible de faire du terrain dans certains des lieux d'abord envisagés. Le maintien de la présence de l'IFEA au Pérou passe par une très grande prudence, comme d'ailleurs la sécurité des informateurs, autant que la mienne : leçon d'humilité et de solidarité. La comparaison, indispensable pour observer l'influence des situations spatiales, autant que sociales, sur les possibilités stratégiques des paysans, se limitera donc assez vite à trois communautés proches de la ville de Cusco, où je me rends à l'aube en bus et d'où je repars comme je peux avant la nuit.

Accumulant les entrevues, je commence à comprendre les raisons d'agir des uns et des autres, sans être, du fait même de la nécessité de rentrer le soir en ville,

impliquée dans les rivalités locales. C'est l'appréhension de l'importance de l'accessibilité, du poids de l'histoire des sociétés locales et de leurs réseaux de relations, mais aussi du poids des mots qui hantent la conversation des paysans, comme "*fracasar*", cet "échouer" aux résonances de catastrophe maritime brutale, partir ou tenir le coup...

En outre, le "passage du fleuve" ne se fait pas en un seul lieu, puisque j'ai la chance de me lier d'amitié avec des collègues péruviens. Sentiment de frustration né de la baisse relative des revenus, des autos revendues et des ascensions sociales devenues difficiles, peur physique des bombes et des colonnes terroristes, coexistent avec humour et sens de la fête.

Dans des conditions de travail malgré tout précaires, les avis, le soutien constant du directeur de thèse et des personnes qui m'appuient sont essentiels. Je garde de ces années une reconnaissance sincère à ces personnes pour leur présence et leur capacité à jauger les situations.

J'ai le remords de n'avoir toujours pas publié en espagnol les résultats de cette recherche, même s'il est sans doute illusoire de vouloir ainsi "rendre" aux paysans le temps qu'ils ont passé à me répondre : les canaux de la réciprocité ne sont peut-être pas si directs. La reprise de ce travail, sa traduction sont devenues très vite trop lourdes à assumer dans le cadre du programme pour lequel je suis repartie en 1992 au Pérou, après avoir soutenu ma thèse.

Le Centre "Bartolomé de Las Casas", ONG de Cusco, et l'IFEA s'étaient alors lancés dans un projet commun d'Atlas régional, sous la responsabilité scientifique d'un géographe du CNRS, et avec un appui de formation de l'ORSTOM. Sur place, deux chercheurs péruviens et moi-même essayons de réaliser cet Atlas. Nous constatons très vite l'utilité de compléter les statistiques officielles par un travail de terrain de type "extensif": visite rapide de toutes les localités et entrevues avec les autorités pour obtenir, en particulier, des données sur les flux et sur l'état réel des infrastructures. Ces conversations nous permettent aussi d'améliorer la qualité de l'interprétation des cartes construites à partir de données statistiques existantes et de mieux sélectionner les cartes essentielles.

En pointillés, je poursuis mon analyse des stratégies paysannes en fonction des situations spatiales et explore, à partir du jeu entre l'échelle régionale et le terrain, de nouvelles pistes de compréhension de l'évolution du monde rural dans les Andes.

Travailler au sein d'une grande ONG de développement donne par ailleurs à notre équipe l'occasion de multiplier les relations avec différents types d'utilisateurs potentiels de nos cartes et d'introduire certains des concepts et métho-

des de l'analyse spatiale auprès d'étudiants et d'institutions intéressées. Je découvre qu'enseigner me plaît, après avoir "échappé" durant des années à l'Education Nationale !

Nos cartes sont bien sûr le résultat de nos choix, liés à notre propre interprétation de la réalité. Ce n'est certes pas la même chose de montrer une relation spatiale entre pourcentage de population paysanne et revenu, que de montrer ces phénomènes sur deux cartes séparées. Nos interlocuteurs réagissent également en fonction de leur propre interprétation politique des faits. Une carte sur la distribution de la population donnera l'occasion de vilipender le centralisme libanais, même si le chercheur s'est abstenu de tout jugement de valeur dans sa description.

Je me suis donc souvent trouvée au coeur d'un débat de société, sans appartenir à cette société. J'entends par là que je pourrai quant à moi partir si je ne veux pas subir les conséquences des choix auxquels j'aurai participé. J'ai par ailleurs souvent plus de moyens financiers et techniques que mes collègues pour convaincre de la validité de ma vision du monde (une carte en couleurs faite par ordinateur représente obligatoirement la réalité pour des pans entiers de société qui n'ont pas l'habitude de ces documents).

L'éthique consiste sans doute d'abord à montrer les limites et le contexte de son propre travail : la fiabilité des sources, les hypothèses sous-jacentes à l'étude, voire au cadre scientifique dans lequel on choisit de se placer. Elle consiste sans doute également à écouter les arguments issus d'autres disciplines mais aussi d'autres logiques produites dans des systèmes culturels différents, sans fuir cependant la responsabilité de défendre son opinion : car, "chercheur", on a bel et bien accepté la responsabilité de produire et colporter sans cesse de l'information, c'est-à-dire des données passées au filtre de nos options.

Entrer à l'ORSTOM signifie que mon "ex-position" au sens propre se prolongera, dans les Andes ou ailleurs : ce n'est ni revenir travailler dans ma société d'origine, ni rester travailler "ailleurs" dans les conditions propres à cet "ailleurs". Cette "ex-position" permet très certainement de voir ce qu'on ne voit depuis aucune autre perspective. Les moyens de partager ses doutes (sans trop en assommer les amis, même s'ils sont par avance convaincus qu'il s'agit d'un métier intéressant !), c'est peut-être un peu ce qu'on attend, entre autres choses, d'un collectif de personnes elles-aussi "ex-posées" et d'une institution dotée de cinquante ans d'expérience...